

Quelle sorte d'humanité après l'individu ?

*Une discussion proposée par la Société Francophone de Mémétique
Animée par Pascal Jouxte et Charles Mougel, membres du bureau de la SFM.*

Avec

Jean-Michel Besnier

Jean-Paul Baquiast

Hervé Juvin

*Dans les locaux d'Eurogroup, à Puteaux
Le vendredi 27 juin 2008-08-26*

Le texte d'introduction de Pascal Jouxte, ci-dessous, avait été communiqué sous deux versions successives aux invités afin qu'ils préparent leurs interventions environ un mois à l'avance, et publié sur le web.

Pascal est cofondateur de la Société Francophone de Mémétique et auteur de Comment les systèmes pondent (Ed. Le Pommier, 2005). Il exerce le métier de consultant chez Eurogroup, plus particulièrement centré sur la performance culturelle des organisations.

Nous sommes à peine entrés dans l'ère de l'individu, qu'il conviendrait peut-être déjà d'en sortir...

Nous vivons aujourd'hui une apparence de libre accès et de libre choix qui nous donne l'illusion de pouvoir être et faire toujours davantage, à notre guise. Nous prolongeons notre intellect par des agents technologiques d'information. Nous accordons nos émotions et nos idées en partageant des clips comme du pollen. Alors entre la personne et le réseau, la frontière disparaît. Le socio-net blogueur fait de nous des clones égocentrés mais fonctionnant de plus en plus ensemble. L'individu ne nous suffit plus à représenter l'humain.

Pendant ce temps, tout ce que nous croyons faire nous fait. Les outils nous utilisent. Les modèles franchisés se mondialisent à l'emporte-pièce, tandis que le marché pilote nos sensibilités comme un synthétiseur d'émotions. L'action violente se déplace à la vitesse de l'argent et des idées, tandis que l'ambition citoyenne se ramène à la moralisation des flux économiques et écologiques. Le monde devient trop complexe pour être appréhendé par un cerveau isolé. Il nous faudrait des « coachs » pour tout. Le sujet dépossédé se rebelle pour ne pas devenir trop vite objet. En Asie les vies s'effacent par dizaines de milliers. Chez nous l'euthanasie progresse. Notre intuition à beau sonner l'alerte, nos *ego* se rebiffent, à quoi bon tourner le dos à l'avenir ? L'individu ne nous suffit plus à être au monde.

Pour un méméticien, la société des hommes n'est guère plus qu'un terrain où poussent les créatures culturelles et les technologies. Du point de vue de ces phénomènes, afin de bien cultiver le terrain, il faut le mailler étroitement, tout en préservant sa souplesse de reconfiguration permanente. Au minimum, chacun doit rester suffisamment conscient pour assurer sa propre survie et maintenir sa connexion au réseau.

Par ailleurs, la mémétique questionne le libre-arbitre et décrypte l'origine même de notre notion d'individu responsable comme une nécessité co-adaptée avec la pratique des contrats, ciment des sociétés dominantes. Elle n'existe pas partout et n'a pas toujours existé. Combien de temps s'imposera-t-elle ?

Pour l'instant, on n'a pas encore mis en évidence de « conscient collectif ». La singularité autonome n'allume les foules que dans la barbarie, rarement dans l'éveil. On appelle aujourd'hui intelligence collective ce qui n'est encore qu'une capacité de résolution de problèmes inspirée des fourmis. Mais nous n'en sommes qu'au début d'un début...

La question que nous poserons à nos invités est la suivante :

L'humain comme individu conscient sera-t-il prochainement dépassé et, si oui, comment l'humanité poursuivra-t-elle son aventure ?

Evoluera-t-elle vers de multiples existences parallèles, vers le soi collectif des hyperêtres, vers un homme artificiellement augmenté, concubin de la machine pensante ou vers un simple repli du sujet, laissant les choses exister pour leur propre compte ? »

Messieurs, je vous donne la parole, dans l'ordre :

Jean-Michel Besnier :

(Professeur de philosophie à la Sorbonne, Jean-Michel va publier chez Hachette cet hiver un nouvel ouvrage, consacré aux « posthumains »)

Jean-Paul Baquiast :

(Ancien haut-fonctionnaire, Jean-Paul est cofondateur de la revue « Automates Intelligents » et auteur de plusieurs ouvrages mêlant sciences contemporaines et géopolitique dont Pour un principe matérialiste fort chez Bayol)

Hervé Juvin :

(Président d'Eurogroup Institute, économiste, Hervé a publié notamment chez Gallimard l'avènement du corps, un essai sur les révolutions anthropologiques qui traversent nos sociétés)

Jean-Michel Besnier :

Je me suis efforcé de suivre le texte dans lequel Pascal formulait un certain nombre d'idées offertes à la discussion. Tu dis¹ que l'humanité se définit habituellement à deux niveaux, celui de l'individu et celui de l'espèce. J'en suis moins sûr que toi et je trouve que la définition de l'humanité est devenue beaucoup plus floue, depuis quelques années, pour des raisons qui tiennent à l'évolution de nos savoirs scientifiques. La notion d'espèce, par exemple, est devenue, dans le monde de la biologie, extrêmement incertaine, pour des raisons multiples ; on sait de moins en moins ce que c'est, dans les laboratoires des généticiens, qu'une espèce.

En relisant assidument Darwin, on en a tiré comme conclusion que l'origine des espèces c'est aussi la mort des espèces. Les espèces ne sont pas naturelles et leur évolution est finalement le fruit de décisions qui sont toutes prises sur une base individuelle. La notion d'espèce est une notion extrêmement périlleuse d'un point de vue épistémologique. Si l'on prend l'exemple de la paléanthropologie, qui s'est développée ces dernières années, elle révèle combien l'évolution est loin d'être linéaire, comme on le croyait, elle est proprement buissonnante et l'on découvre qu'il y a plusieurs lignées d'hominidés qui sont venues en simultané ; donc l'humanité a perdu là aussi bon nombre de ses certitudes. L'éthologie et l'ethnologie révèlent, chacune à leur façon, qu'il y a de multiples critères pour distinguer les humains des non-humains. Dans un très beau livre de Philippe Descola, *Par-delà nature et*

*Culture*², on peut lire que des tribus d'Indiens ont des manières très diverses pour désigner « ce-qui-n'est-pas-l'humain ». On retrouvait ce thème dans une expo récente au musée Branly (qu'est-ce qu'un corps ?), très éloquente de ce point de vue...

Si je continue mon énumération des choses qui me font douter, sur des points que tu évoques (par exemple définir l'humain comme un « sujet conscient » en même temps que membre d'une communauté-espèce), je citerai aussi les sciences et technologies cognitives, en plein essor depuis les années 70, et qui contribuent à disqualifier la conscience telle qu'on la prenait pour privilège des hommes.

Je te félicite si tu sais exactement ce que tu mets derrière la notion de « sujet conscient » ! Moi, je le sais de moins en moins, à mesure que je fréquente les sciences et les technologies cognitives. La définition minimale que l'on trouve chez bon nombre de chercheurs, c'est de dire que la conscience est la manière qu'a un organisme de jeter un regard sur lui-même. Pour minimaliste qu'elle soit, on s'aperçoit qu'elle s'applique très bien aux animaux qui ont la vertu aussi de jeter un regard sur eux-mêmes. C'est même par là qu'ils définissent une frontière entre leur organisme et ce qui n'est pas eux. Dans le domaine des technologies cognitives on sait fabriquer des « machines à heuristique réflexive », qui donnent à penser que des dispositifs cybernétiques, par rétroaction, peuvent très bien simuler de la conscience. On aurait pu avoir ici ce soir Alain Cardon, qui travaille sur la conscience artificielle...

Bref, je crois qu'on est vraiment dans l'incertitude, quand on essaie de définir l'humanité par les critères traditionnels qui étaient ceux des traditions philosophiques : pour clore là-dessus, on sait très bien que l'intelligence peut se passer de la conscience...

Voilà ! Pour commencer, je ne sais pas, moi, comment définir la notion d'humanité (il faudra qu'on en discute)...

Pascal Jouxte :

Je souris, Jean-Michel, parce que tu t'es servi de la première version de mon texte et que justement, dans la dernière version, j'avais enlevé ce paragraphe car je n'étais justement plus satisfait de la définition... donc on se rejoint.

JMB :

Bon. Ensuite, tu évoques la notion d'individu, et là, j'ai aussi envie de dire que cette notion n'est pas claire non plus ! La définition de départ, minimaliste, que j'adopterais pour l'individu serait « le représentant anonyme d'une espèce » avec les difficultés que je viens de suggérer puisqu'on ne sait pas bien non plus ce que c'est qu'une espèce.

Alors, cette notion d'individu, pourquoi est-elle mise en question, pourquoi je la tiens pour non évidente ? Là aussi, pour des raisons qui sont assez connues, d'abord : les approches appelées « holistiques » en sociologie, celles qui sont grosso modo héritées de Durkheim, donnent une acception extrêmement abstraite de l'individu. Il est le degré zéro du collectif que les sociologues étudient.

Je dirais aussi - sans beaucoup de rigueur, mais on pourra en discuter - que la notion d'individu est largement discutée du fait de la pénétration dans notre culture occidentale des spiritualités orientales, bouddhiste par exemple, qui sont sollicitées assez couramment dans le monde des technologies de l'information et de la communication (TIC). On voit beaucoup de théoriciens du cyberspace nous dire qu'aujourd'hui, avec la constitution de la planète en cerveau global, on est en train de vérifier le bien fondé des trois vertus cardinales du

bouddhisme : l'impermanence, l'interconnexion, la vacuité. Ce thème, souvent évoqué, est tout entier au service d'une disqualification de l'individu. Donc l'individu est une notion qui devient très éphémère, très labile. Je dirais aussi - parce que je parlais des TIC - que la notion d'individu est malmenée, dans cet univers-là, par les pratiques mêmes que génère Internet. On parlait tout à l'heure des identités multiples, on pourrait parler des avatars de Second Life, des fantasmes du Cyborg, de la fascination pour le transidentitaire, pour le transindividuel, donc autant d'éléments qui font bouger les frontières conceptuelles et sémantiques de la notion d'individu.

Donc aujourd'hui, la notion d'individu, je ne vois pas sur quoi on peut la fonder.

On parlera des fantasmes, entourant le transhumanisme, qui se développent autour des nanotechnologies, par exemple, aux États-Unis. La notion de « singularité » qu'évoque le futurologue Ray Kurzweil³ - que certains d'entre vous connaissent bien - sert essentiellement à désigner l'idée que la conscience, si elle a un avenir, pourrait bien être déconnectée du corps, qui justement dessine les frontières de l'individu, donc la singularité pourrait désigner cette espèce d'informe qui serait l'avenir de l'humanité déconnectée des pesanteurs du corps.

Tout ça pour dire que la notion d'individu, sauf à la définir en termes de philosophie politique, c'est-à-dire en termes d'abstraction, d'acteur intervenant dans des échanges réglés, etc. comme le font les économistes, cette notion semble avoir énormément bougé.

Dans ton troisième alinéa, tu évoques la domination de la technologie sur notre destin et sur nous (« tout ce que nous croyons faire nous fait »). L'idée que cela me suggère, idée de plus en plus discutée, est que nous éprouvons peut-être ce qu'un philosophe du 20^e siècle appelait « la honte Prométhéenne ». Ce philosophe est peu connu, il s'appelle Gunther Anders, et il a élaboré, dans un livre qui s'appelle « l'obsolescence de l'homme »⁴, ce concept de la honte prométhéenne, signifiant que nous sommes de plus en plus humiliés par les objets techniques que nous produisons, que nous avons produits ; et au fond nous éprouvons la honte devant l'efficacité et devant la solidité des objets techniques. Nous étions prométhéens quand nous produisions ces objets techniques et aujourd'hui ces produits nous renvoient à notre insuffisance. Au fond, le sentiment dominant, dans nos sociétés, c'est le sentiment d'insuffisance. Nous ne sommes plus à la hauteur des objets techniques que nous produisons et l'idéal qui s'en déduit c'est un idéal paradoxal, incarné aujourd'hui dans les sectes transhumanistes. Nous voulons en finir avec nous-mêmes : en finir avec la naissance, car le fait même de la naissance est une limitation. Nous voudrions nous produire, nous fabriquer, au même titre que nous fabriquons les meilleurs de nos instruments technologiques, par exemple grâce à l'ectogénèse, à l'utérus artificiel ;

Nous voulons nous débarrasser naturellement de la maladie et de la souffrance ; la maladie étant considérée comme une espèce de déficience quasi-technique, les nanotechnologies nous annoncent que, normalement, on devrait en finir, à terme, avec les maladies. Et puis nous voulons en finir également avec la mort (quoi de plus naturel ?)... au moins prolonger la vie jusqu'à ce nous en ayons assez et que nous déclarions forfait... mais en gros, tout ce qui nous *individue* devrait pouvoir trouver sa suppression : la naissance, la maladie, la souffrance et la mort, ce par quoi nous sommes des individus, eh bien les technologies dont nous disposons devraient nous permettre de nous débarrasser de tout cela.

Alors on parlera peut-être de l'intelligence collective, que tu as évoquée également dans ton préambule, mais l'intelligence collective m'apparaît aussi comme idéal d'une déprise

individuelle, d'une émergence à partir du rien que nous sommes ; nous ne sommes rien, nous sommes les fourmis dont tu parles, et l'émergence qui pourrait résulter de la coopération de ce rien pourrait se dire intelligence collective.

Alors, et la mémétique dans tout ça ? Tu l'évoques dans ton 4^e alinéa. Sur la mémétique, je vais dire deux ou trois choses maladroites, n'étant pas un méméticien de choc. Je vais dire des choses peut-être un peu insolentes. La mémétique, je dirais que c'est une vision culturelle, sinon scientifique, de la culture. C'est une vision, qui, de ce point de vue-là, pourrait pâtir des mêmes inconvénients que la génétique, puisqu'elle est l'analogue de la génétique dans le domaine de la culture, et que l'inconvénient de la génétique évoqué tout à l'heure, est qu'on a des difficultés à identifier une espèce, ou à identifier même la notion de gène... les généticiens qu'on rencontre nous disent : tout le monde croit savoir ce que c'est qu'un gène, mais nous, dans les labos, on sait de moins en moins ce que c'est qu'un gène, ce morceau d'ADN... on ne sait pas ce que c'est, alors que tous les grands médias nous parlent de déterminisme génétique. Donc le flou qui frappe aujourd'hui le gène, dans les milieux scientifiques, devrait en toute rigueur frapper aussi le concept de même.

A-t-on jamais observé un même, dans sa réalité épistémologique ? Evidemment pas, donc, de quoi parle-t-on, en mémétique, lorsque nous parlons de même ? C'est une difficulté épistémologique, qui ne doit pas nous décourager, mais qui reste un programme de recherche.

La mémétique est aussi une vision qui repose, comme la génétique, sur ce que les philosophes appelleraient, de manière un peu emphatique, un « parti-pris ontologique », c'est-à-dire qu'il y a derrière la mémétique une définition de la réalité, une définition de ce qui mérite d'être considéré comme « réalité ».

Au fond, les méméticiens ont « décidé » de définir des unités dont ils vont suivre la transmission, dont ils vont suivre les variations, dont ils vont suivre la sélection, sur le modèle de l'évolution biologique. Ils ont décidé, d'une certaine façon, de découper des éléments discrets dans le continuum de la réalité. Il y a là un parti-pris épistémologique qui fait problème : de quel droit découper et vouloir identifier des unités dans le continuum de la réalité ?

Alors, la réponse est simple, ou du moins, pour un philosophe elle est banale, par exemple elle peut consister à dire que, finalement, les méméticiens sont victimes d'une certaine conception de l'intelligence, que Bergson avait très bien décrite, autrefois, en disant que notre intelligence fonctionne de manière cinématographique ; notre intelligence fait des découpes et elle produit du mouvement à partir d'immobilité. Nous ne pouvons pas nous empêcher, étant intelligents, de découper, de segmenter le réel, mais en toute rigueur, rien ne nous l'impose ; on pourrait très bien imaginer d'avoir une approche purement intuitive de la réalité et pas intellectuelle ou intellectualiste. On pourrait dire la chose différemment, en invoquant non plus Bergson mais Heidegger, et en disant qu'au fond, les méméticiens sont les agents et les victimes d'une approche occidentale de la réalité vivante et de la réalité culturelle, en faisant prévaloir une approche par le calcul, une approche calculatoire des choses ; or le calcul a besoin d'unités, sur lesquelles faire fonctionner des opérations, donc la mémétique est le résultat de ce parti-pris consistant à dire que « ne mérite d'être considéré comme réel que ce qui est calculable » ; c'est Von Neumann qui disait : la réalité, c'est ce que je peux calculer.

Bon, en résumé, la mémétique me paraît bien appartenir à cette configuration scientifique

qui a fait triompher ce qu'on a appelé à une certaine époque le « désenchantement ». Une conception désenchantée du monde, de la réalité. Vous les méméticiens, vous êtes des gens qui décident qu'il n'y a rien de miraculeux dans le monde ; c'est évident, tout doit pouvoir se laisser décrire en termes de déterminisme, même si ce sont des chaos déterministes qui vous intéressent et si le concept d'émergence peut s'avérer parfois ambigu.

Donc avec la mémétique, on a un système d'explication englobant, grâce auquel on devrait pouvoir tout expliquer, et en même temps un système d'explication superficiel, puisqu'on est souvent contraint de transformer des corrélations en des relations causales. Par exemple, tu évoques le fait qu'il y ait une contemporanéité entre le contrat et l'individu, comme si il fallait une société où il y a des individus pour qu'il y ait des contrats, et réciproquement ; mais l'individu pourrait aussi bien provenir de quantité d'autres raisons. On pourrait aussi bien dire : l'individu est contemporain de l'art de catégoriser, comme le font les botanistes, ou qu'il est né avec St-Augustin et le christianisme, le jour où l'on a décidé que nous étions des enfants de dieu, irremplaçable dans un face à face avec lui.

Dernière question, pourquoi l'humanité devrait-elle continuer après l'individu ?

A priori je ne sais pas, pour les raisons que je viens d'évoquer : difficulté à définir l'humanité et difficulté à définir l'individu. Je suis très intéressé par les problématiques transhumanistes, aujourd'hui, qui dissocient le corps et la conscience (quelquefois d'ailleurs par référence à Teilhard de Chardin) et qui disent : ce qui nous menace, c'est l'émergence de cette singularité à brève échéance (Kurzweil nous promet ça pour 2030) : l'informe qui accueillerait une intelligence supra-individuelle, non-biologique, donc une intelligence déconnectée de la limitation des corps...

Je dirais, en réponse à la question que tu poses : on voit aujourd'hui se dessiner des utopies qui sont toutes des utopies de la dématérialisation, et des utopies qui restaurent le continu et la non-séparation, et de ce point de vue-là des utopies très religieuses ; il y a une parenté très étroite entre le transhumanisme et les religions de toujours.

Qu'est-ce que veut une religion ? Elle veut restaurer la non-séparation⁵. Dans le christianisme, la séparation c'est le péché originel ; la religion veut restaurer une situation édénique... Dans toutes les religions, on part avec cette idée que l'individu résulte de la séparation. C'est la séparation qui instaure l'individu, eh bien, ce que voulaient les religions, c'était évidemment en finir avec l'individu pour retrouver la non-séparation primordiale, et aujourd'hui, toutes les spéculations issues des technologies, et toutes les spéculations qui entourent aussi la représentation qu'on se fait de la mémétique, visent également à ça, à retrouver une situation dans laquelle on aura surmonté la séparation des individus les uns par rapport aux autres !

Pascal Jouxte :

Alors, pas de plus belle manière de donner la parole à Jean-Paul Baquiast que de traiter les méméticiens de « désenchantés ». Qu'est-ce que tu en penses, Jean-Paul ? Je te rappelle la question : l'individu, jusqu'où cela va-t-il « tenir », et qu'est-ce qu'il y aura après ?

Jean-Paul Baquiast :

Je ne vais pas répondre à la question tout de suite, je vais d'abord revenir sur la mémétique.

Je suis d'accord avec ce que vient de dire Jean-Michel, ce n'est pas une science mais plutôt une façon de raconter des histoires en jetant un nouveau regard par rapport aux histoires

anciennes qu'on racontait sur le monde.

Jusqu'à présent, on nous a toujours enseigné que l'individu était, avec son cerveau, capable de se représenter le monde d'une façon relativement autonome, et depuis déjà quelques décennies, on explique que l'individu est enfermé dans des superorganismes divers et variés, qui, d'une façon d'ailleurs très chaotique, très confuse, non descriptible a priori, déterminent son comportement de détail ; et ce n'est ni sa raison, ni sa conscience, ni son individualité qui s'expriment quand il parle, c'est autre chose.

Alors, les marxistes nous avaient dit, du temps de ma jeunesse, ce sont les superstructures, ce sont les pouvoirs économiques, etc. Tout cela est un peu remis en cause, encore qu'il ne faille pas perdre de vue totalement le problème des superstructures sociales, mais la mémétique a apporté un regard nouveau en disant : vos idées elles-mêmes sont des répliquants, se sont des systèmes d'information qui se répliquent dans les réseaux de communication de la société. Celle-ci met en relation les individus les uns avec les autres, via le langage, ou évidemment aujourd'hui les réseaux multimédias et autres réseaux de communication.

Il circule dans ces réseaux des contenus informationnels qui viennent se greffer dans un cerveau : oui, ça doit bien passer par le cerveau, ça rentre par les oreilles, il faut que ce soit traité dans la zone des contenus auditifs et traité comme hypothèse par le langage. Quand moi, sujet, je dis quelque chose, je reprends une idée qui a circulé, que j'ai un peu modifiée, parce que j'ai des contenus dans ma tête qui en profitent pour s'exprimer à cette occasion, et que je remets en circulation.

Ce n'est pas nouveau, ça, on sait que les idées circulent. On sait que les journaux aident à faire circuler les idées, mais là où la mémétique s'est efforcée d'apporter un peu de rigueur, c'est de dire : ça ne circule pas « comme ça », ça ne mute pas « comme ça »... il y a quand même une certaine similitude entre la façon dont un contenu informationnel se déplace et se transforme et la façon dont les systèmes biologiques évoluent. Richard Dawkins a lancé l'idée en 1976 qu'il y avait une grande ressemblance avec le génome (et non le gène, je suis d'accord avec Jean-Michel, le gène ça n'existe pas - d'ailleurs aucun concept créé par les scientifiques n'existe dans la nature - mais la génétique existe, et un génome, c'est quand même un ensemble biochimique qui, en passant d'un ascendant à un descendant, détermine la construction du phénotype, c'est-à-dire de l'individu que nous sommes. Donc il y a une façon de se reproduire pour les génomes, et disait Dawkins, vous avez la même chose qui se retrouve au niveau des idées, mais elles ne sont pas aussi faciles à identifier.

Même si un gène est difficile à identifier, on peut quand même isoler certains sites actifs dans le génome. Quand il s'agit de la mémétique, c'est beaucoup plus difficile : quel est le véritable répliquant ? Cela peut être une image, un texte, ça peut être un extrait de la Bible, ça peut être la recette du gâteau de la grand-mère, comme disait Susan Blackmore...

C'est un monde tellement vaste que les entités susceptibles d'être traitées de mêmes sont en nombre considérable. Mais il ne faut pas s'arrêter à ça. Il faut garder quand même l'idée qu'effectivement - toi Pascal, tu n'aimes pas qu'on dise ça - nos cerveaux sont remplis par des espèces de... je n'ose pas dire de virus de l'esprit, mais par des entités informationnelles à configuration neurologique.

Cela nous amène à une discussion déjà ancienne (elle avait été lancée par un autre méméticien) : quand une idée vient dans ma tête, par exemple je me dis qu'il y a tel climat, il y a du soleil etc., cette idée est traitée par mon cortex. Elle prend la forme d'une association entre un certain nombre de neurones. Il y a un contenu neurologique du même, et si on était

capable par l'IRM ou autre, de visualiser exactement ce qui se passe dans mon cerveau quand j'entends par exemple parler de la recette du quatre quarts, on verrait (on en est pas encore là, on ne voit pas neurone par neurone, mais ça va venir), on verrait effectivement un certain nombre de neurones s'allumer et flasher. Dans ce que j'ai écrit sur ces questions, j'ai appelé ça le substrat neurologique du même. On ne peut pas dire que ça n'existe pas puisqu'il est observable dans le cortex, quand je le transforme en contenu langagier, que je dis la recette du quatre quarts et que vous m'écoutez, vous l'entendez. Ce n'est pas exactement la même chose mais c'est quelque chose de proche, et dans votre cerveau, il y a aussi quelque chose qui s'allume. Ce ne seront pas nécessairement les mêmes neurones, ni les mêmes zones cérébrales ni les mêmes relations intercorticales qu'il pourra y avoir dans mon cerveau et dans le votre, mais ce sera quand même quelque chose de ressemblant. Il y a donc quelque chose que la mémétique doit essayer d'observer. C'est un regard très important par rapport à la philosophie classique qui disait on parle, on débat, on échange des idées, mais tout ça reste évanescent, ça reste culturel. Moi je crois que cela trouve une racine biologique.

C'est là-dessus que je voudrais introduire - avec Susan Blackmore - une idée complémentaire.

Il y a quelques années, elle a « découvert » (je ne veux pas me mesurer avec cette papesse de la mémétique mais, bon, j'ai par ailleurs travaillé, avec Alain Cardon, sur la conscience artificielle et je suis un usager actif de l'internet) qu'il existe des technologies de l'information qui utilisent aussi des formes de répliquants. Des technologies répliquantes. Tout à l'heure, Jean-Michel parlait des nanotechnologies, on n'en est pas encore là mais un jour, on aura des machines moléculaires qui seront capables de se répliquer. Il est certain que dans quelques années nous aurons des systèmes de type logiciel, *cognitive systems* ou systèmes intelligents, qui seront capables de se répliquer. Ils ne se répliqueront pas tout seuls dans un premier temps, il y aura toujours des hommes derrière, mais ils se répliqueront.

Et nous avons surtout, quand on considère notre société, des technologies qui prennent de véritables formes envahissantes, qui nous oppressent et qui vont probablement nous mener à la catastrophe. Susan Blackmore ne l'a pas dit, mais comme je fais beaucoup de politique et de géopolitique, je l'observe de mon côté, nous sommes dans la main d'un certain nombre de technologies, comme l'automobile, le pétrolier, peut-être le nucléaire, qui se développent à leur rythme - bien sur il y a toujours des hommes derrière - mais ce sont des hommes qui sont eux-mêmes prisonniers des contraintes de l'outil technique. L'homme qui travaille chez Areva n'est pas le même que celui qui travaille chez Total. Nous sommes dans des systèmes technosociaux qui déterminent notre comportement et qui sont très largement reproductifs et souvent conflictuels. Ils se développent comme de très gros virus et ils entrent en conflit les uns avec les autres.

Concernant les répliquants technologiques les plus récents, Susan a dit voilà, on va appeler ça les « tèmes » (en anglais *temes* raccourci pour *techno-memes*). Alors, tèmes, moi je n'aime pas trop⁶. Nous avons plutôt parlé (un peu lourdement) d'organismes bio-anthropotechniques (car ils contiennent du biologique de l'humain et du technique mélangé). Nous sommes dans une approche des superorganismes donc il faudrait être idiot pour s'imaginer qu'avec le microscope (ou le macroscope) on va les identifier. Ce sont des créations. Mais le fait même que nous disions : il y a un super-système quelque part et que quelqu'un l'écoute, fait que l'on contribue à le créer.

Donc on lance dans la nature un certain nombre de super-systèmes que l'on peut appeler disons *biotechniques* et qui sont de nouveaux répliquants.

Susan Blackmore, dans une intervention qui est sur le web dit : il faut maintenant tenir compte d'un monde qui est le résultat du conflit de trois types de répliquants : les gènes, les mêmes et les tèmes ou techno-mêmes. J'apporte mon grain de sel en disant : Susan vous avez tout-à-fait raison comme d'habitude, mais il semble vous échapper qu'en réalité, les techno-mêmes ne sont pas indépendants des autres !

On voit se superposer en réalité des couches de répliquants qui répliquent horizontalement et verticalement. Je vais prendre un exemple pour être concret. On dit que les Etats-Unis sont dirigés par ce qu'on appelle le lobby militaro-industriel⁷ (LMI). Encore une fois, je ne peux pas aller à Washington et dire : montrez-moi SVP le LMI ; on ne va pas me le montrer, mais on ne va pas dire, néanmoins, que ça n'existe pas. Il est certain que toute une série de décisions prises par Bush, par les militaires (ex attribution du contrat du siècle⁸ à EADS+Northrop ou à Boeing) sont le résultat de l'activité de ce lobby. Donc il faut essayer de le caractériser. On ne va peut-être pas faire de la science, uniquement de la politique, mais on va quand même essayer de l'analyser.

Donc on peut dire à propos du LMI américain (et on peut dire la même choses sur les insurgés en Irak, j'y reviendrai), que vous avez les 4 couches dont je vous parlais : d'abord la couche *technologique*, soit toutes les industries du militaire et associées (ce sont elles d'ailleurs en passant qui financent l'essentiel des recherches, donc un système extrêmement répliquant et tout ce qui va se faire dans les années à venir, y compris ce que raconte Kurtzweil, ce sera fait par eux).

Deuxièmement vous avez la couche *anthropologique*, la couche humaine où l'on retrouve les mêmes, derrière le LMI vous avez des gens qui réfléchissent, qui travaillent, qui se battent pour quelque chose auquel ils croient : la grandeur de l'Amérique, Dieu, le bien, le mal, etc. Vous retrouvez là ce que peuvent être les conflits entre les mêmes plus ou moins dirigeants et plus ou moins possessifs, je dirais les mêmes idéologiques, qui laissent peu de liberté, encore une fois, à l'individu. Quand vous travaillez pour le LMI, d'une part, vous êtes enfermés parce que vous travaillez chez Boeing ou Northrop, mais vous êtes enfermé aussi parce que vous êtes dans la religion *untel* qui dit le bien c'est ça et le mal c'est ça.

Juste en dessous vous avez la couche *phénotypique*, je m'explique : vous avez des individus, présentant des phénotypes, ils appartiennent à la race humaine ; on peut faire des sous-catégories raciales aux Etats-Unis, on a des afro-américains, des blancs, des asiatiques, ce sont des gens qui ont des génomes légèrement différents qui leur donnent des comportements phénotypiques différents. Mais en plus, vous découvrez par exemple que dans l'armée US, au lieu d'être alignés sur le plan comportemental, comme de bons soldats qui font ce que dit le chef, vous avez aussi des variations considérables. On s'aperçoit actuellement il y a toute une série d'anciens combattants d'Irak qui font des dépressions nerveuses graves, voir qui tuent leur entourage, etc.⁹, bref, qui montrent des comportements phénotypiques différents de ceux qui restent dans les bureaux. Les membres du LMI qui sont restés dans les bureaux, eux, n'ont pas ces problèmes avec leurs phénotypes, ils restent très calmes. Donc on a ce niveau du phénotype.

Et pour finir, on arrive au niveau *génomique*. Le LMI n'est pas encore assez vieux pour que les gens qui en font partie aient eu le temps de se reproduire et de voir que leurs enfants aient des génomes particuliers, mais ça pourrait venir. Dans nos grands systèmes de même nature, on peut avoir des relations entre toutes les superstructures que j'ai analysées et la configuration génomique. En tout cas, quand on aura la possibilité de manipuler les génomes, un jour ou l'autre, ces grands systèmes mémétiques auront nécessairement la tentation de

« tripoter », si je puis dire, les génomes correspondant aux phénotypes des gens qui en font partie, de façon à ce qu'ils se reproduisent dans le bon sens. Un jour ou l'autre, on dira aux gens : « vous travaillez chez Boeing, vous êtes américain, il faut que vous éliminiez de votre génotype et ne transmettiez pas à vos enfants le besoin d'être homosexuel » - je prends cet exemple car les américains s'imaginent que l'homosexualité est définie génétiquement, ce qui n'est pas vrai - on voit ainsi comment le système reproductif global pourra atteindre jusqu'à la couche des génomes et les contrôler.¹⁰

Nous sommes bien dans de la mémétique globale, car en face de ce lobby, vous avez les insurgés irakiens : eux, leur technologie c'est le RPG-7¹¹, c'est le bâton de dynamite ; leur mémétique est très marquée par l'islamisme, leurs génomes sont quand même un peu différents puisqu'ils sont d'une souche ancienne du moyen orient.

Bref, le point important, je crois, est que tout ça, ce n'est pas seulement des discours, on va pouvoir l'observer. Quand on voit quelqu'un qui est en proie à une technologie - prenons quelqu'un qui a une arme à feu - le fait d'utiliser son arme l'amène à activer certaines parties de son cortex, que l'on peut ou qu'on pourra visualiser, et on les retrouvera chez d'autres gens pour qui telle partie de l'amygdale ou telle partie du cortex s'allume ; on aura la possibilité d'observer la correspondance neurologique du même ; ce sera le neuro-mème. En face de ça on pourra observer, par les techniques tout à fait classiques de l'analyse statistique, les comportements de ces gens-là...

Et enfin, dernier point, on pourra observer la façon dont les technologies elles-mêmes évoluent. On sait que toutes les grandes technologies émergentes évoluent et ça, les scientifiques peuvent l'observer. Donc, on va pouvoir observer tout ça, on ne va pas se contenter de faire des discours et de raconter des histoires, on va raconter des histoires scientifiques.

Pascal Jouxte :

Merci Jean-Paul. Hervé, pendant que tu prends un micro, j'en profite pour recentrer : l'individu, au cours des 20 années qui vont s'écouler, cette notion va-t-elle changer, va-t-elle durer et comment l'aventure de l'humanité peut-elle continuer au-delà de ça ?

Hervé Juvin :

Oui, Pascal, une telle question en quelques minutes, merci !

Le premier point que je retiens de ce qui a été dit, et qu'il me semble important d'établir (c'était un peu le pari d'un livre récent, que certains ont lu et même étudié et qui s'appelait *l'avènement du corps*¹²), c'est qu'on est en train de vivre une révolution anthropologique et, pour le dire avec des mots qui ont été présents, plus jamais la manière de naître, la manière d'aimer, la manière de souffrir, la manière de mourir, la manière d'entrer en relation, ne seront les mêmes.

C'est quelque chose que je viens de vivre d'une façon assez violente. J'étais, il y a trois semaines, pour raisons professionnelles, dans la grande île de Madagascar et j'étais avec un vieux copain, du conseil économique et social, qui est la caricature du paysan breton, pas tout jeune et, dans les contacts qu'il avait avec les paysans malgaches au fin fond de la brousse, je retrouvais quelque chose qui a été exprimé par beaucoup : les troupes de Napoléon auraient pu parler aux troupes de Jules César ou des égyptiens, parce que la guerre se gagnait avec les

jambes des soldats et à marches forcées ; et en l'entendant, puisque c'est un homme de la terre, pour qui le travail musculaire de la terre garde un sens, il parlait de plain-pied avec des gens qui labourent des rizières, qui manient une espèce d'araire pour creuser la terre, etc.

Mais c'est fini, cette condition humaine là, elle est irrémédiablement finie et je dois avouer, à ma grande honte, que moi, je n'ai pas grand-chose à dire aux paysans des rizières malgaches. Parce que nous sommes dans un autre monde, parce que nos corps sont différents ; nos habitudes musculaires, nos méthodes de travail, notre rapport au réel est différent et là, on a bien quelque chose comme une révolution anthropologique majeure. Je le crois et il me semble que ça fait partie des sujets de travail.

La deuxième réflexion, c'est qu'il y a évidemment beaucoup de paradoxe : c'est le moment où triomphe l'individu (il n'y a pas de revue, *Psychologies* magazine ou autres, qui ne proclame le triomphe de l'individu, *Moi-moi-moi incorporated* - et là aussi je partage ce qu'il y a d'implicite dans ta note), c'est probablement au moment où l'on célèbre le plus le triomphe de l'individu que le formatage par les systèmes collectifs est le plus développé.

J'en prendrai simplement un exemple, qui est un exemple assez amusant du retournement des droits. Si je m'aventure à proclamer le droit à la santé, le droit pour tout le monde d'une vie qui aille à 85, 90 ans, en pleine possession de ses moyens, en pleine forme voire en pleine séduction, évidemment que je dois mettre en œuvre tous les cadres collectifs qui font que plus personne ne pourra fumer, plus personne ne pourra boire, plus personne ne pourra prendre différentes pilules qui conduisent à l'extase, etc. Cela veut dire que la promesse d'accroître les droits de l'individu et d'accroître sa capacité d'expérience heureuse de la vie va de pair avec un formatage de plus en plus rigoureux de ses choix individuels et de ses comportements individuels. On en arrive à ces paradoxes, où l'avènement de l'individu, c'est quelque part aussi la disparition des choix individuels.

Je crois que c'est un paradoxe assez fortement à l'œuvre dans notre société. On pourrait développer ce champ, mais enfin, qu'eut dit le Général de Gaulle s'il avait constaté que les grands chantiers présidentiels de ces dernières années sont la lutte contre les accidents de voiture, la lutte contre les handicaps, la lutte contre le cancer, etc. C'est le corps à l'abri de l'accident, de la maladie, et quelque part, ce droit implicite de chaque occidental à ses 85 ans de vie normale, sans souffrance et sans maladie ; et ça c'est une révolution de la condition humaine.

Alors, ça me conduit, dans un troisième point, à me rapprocher de ta question. J'ai parlé de formatage, qui vient par en-dessous au moment où l'on prononce le triomphe de l'individu. Nous, consultants, nous sommes beaucoup dans cette question de formatage à travers quelque chose qui a traversé nos bureaux et nos couloirs qui s'appelle le *knowledge management*. Je suis quand même extrêmement frappé de tout le courant qui traverse nos métiers, on va dire les métiers de l'intellect, les métiers de la réflexion, les métiers de la pensée, et qui consiste à dire : ça irait mieux si on pouvait déporter une partie du cerveau de toutes celles et de tous ceux qui sont là dans quelque chose de collectif.

Donc, en gros, il y aurait le cerveau quotidien qui lit des choses, qui reçoit des informations, qui écrit des propositions pour des clients, qui va à des entretiens et qui entend des choses au cours de ces entretiens, mais sa tâche serait d'alimenter le cerveau collectif qui s'appelle Eurogroup. De sorte que toutes ces informations, toutes ces bribes, tous ces maillons culturels aussi, toutes ces chaînes qu'il a vu et appris dans la journée, cela puisse alimenter une machine à penser collective, à laquelle chacun puisse avoir recours. Il me semble que c'est

une utopie (ou un mouvement, je ne sais pas), très puissamment à l'œuvre dans notre société.

Vous avez évoqué ce futurologue américain, Ray Kurzweil, mon esprit tourné vers l'anecdote m'a surtout conduit à retenir que c'est quelqu'un qui veut attendre l'ère de la singularité car ce sera l'ère de l'éternité. Il ne veut surtout pas mourir, ce qui le conduit à absorber plus de deux cents pilules par jour, et à avoir employé à peu près à plein temps quelqu'un qui lui fait ses menus de pilules, parce qu'il n'a pas le temps de sortir lui-même les petites boîtes les pilules qu'il avale tous les jours ; donc il a quelqu'un qui lui fait ses plats de pilules et, par ailleurs, je crois qu'il passe une journée par semaine¹³ dans un caisson, avec des nourritures artificielles, pour se rajeunir en permanence.

Lui, pour ce que j'en sais également, participe de ce mouvement qui consiste à dire : je vais atteindre l'éternité, notamment, en déportant des bribes de mon cerveau, de ma mémoire, et de mes réflexes intellectuels, je vais les déporter vers des machines sachantes, et donc je nourris des machines numériques qui vont quelque part reproduire, répliquer et sans doute aussi développer une partie de mon cerveau et de mon intellect.

Il me semble que c'est une des grandes utopies, un des grands mouvements à l'œuvre aujourd'hui. Je connais, nous l'avons d'ailleurs reçu dans un autre café philo, un des adeptes français de ceci, qui dit : je me poursuivrai parce qu'une partie de moi-même continuera à exister, après ma mort, dans des systèmes numériques qui continueront à me faire exister. Alors ça veut dire quoi ça ? Très vieux rêve de l'humanité de se débarrasser de la mort, et très vieux rêve d'une éternité, mais qui n'est plus seulement individuelle, qui devient une éternité de l'espèce. Mouvement très profond, qui nous interroge nous aussi, consultants, parce que jusqu'ici elles n'avaient pas abordé tellement l'intelligence, sur ce qu'est le progrès ou plutôt l'évolution des capacités humaines.

Il faut toujours se rappeler que par rapport aux sagesse chinoises, ou par rapport à la transmission orale malgache, ce n'est pas l'ascèse, ce n'est pas le travail de la mémoire orale, avec les fantastiques conteurs malgaches qui connaissent des milliers de pages de livres par cœur, ce n'est pas ça qui fait que chaque consultant d'Eurogroup ne connaît rien à un sujet le matin, en est le soir un expert, et le lendemain matin, va faire une présentation extrêmement puissante à un client. Ce n'est pas sa capacité de mémorisation individuelle, c'est plutôt qu'il y a des machines qui font ça pour lui. La machine sachante, le numérique et les bases de données nous permettent d'acquérir une expertise absolument inouïe en une journée.

C'est à peu près l'exemple de ce qui s'est passé. Il y a un dicton indien là-dessus. Ce n'est pas parce qu'on aurait appris, au bout d'années d'ascèse, à marcher sur l'eau qu'on ne va pas prendre un bateau. Quand bien même des gens se sont ingéniés à avoir la musculature qui leur permettrait de voler, on a construit des moteurs, des choses avec des ailes et on prend des avions. Il me semble qu'on est en train d'assister au même mouvement dans le domaine intellectuel : ce n'est pas l'ascèse intellectuelle, ce n'est pas la réflexion, pas le développement spirituel, qui nous conduisent vers des terres d'une conscience plus aigüe, d'un savoir amélioré et de réflexes intellectuels de qualité supérieure, c'est le fait que de plus en plus nos intelligences vont être dans des machines et c'est le fait qu'est en train de se constituer, au-dessus de nos têtes, sans que nous ne le maîtrisons bien, ce qu'on a appelé le *knowledge management*, cette espèce de couche collective d'intelligence fabriquée à partir des apports de chacun, mais qui finit par s'auto-entretenir s'auto-développer, s'auto-répliquer sans plus d'apport individuel, et qui va donner naissance à une intelligence collective infiniment supérieure à tout ce à quoi chacun pourra prétendre.

Il me semble que c'est un mouvement très puissamment à l'œuvre, qui touche très profondément le rapport entre l'individu et l'humanité, parce que, naturellement, en même temps que l'avènement de l'individu, l'avènement du corps, c'est en même temps la disparition de l'individu et la disparition du corps, dans ce rêve de l'individu éternel, du corps débarrassé de la souffrance et de la mort, dans ce rêve de la mémoire et de l'intelligence individuelle infinie, mais qui sont naturellement déportées vers une espèce humaine qui n'a plus besoin d'individus, plus besoin de reproduction sexuée, et qui n'a plus besoin du travail de l'individu sur soi, parce qu'elle s'est déportée dans des machines infiniment sachantes, infiniment apprenantes et infiniment capables de se répliquer. C'est l'une des visions du futur rapport entre l'individu et l'humanité et quelque part c'est l'espèce qui finit par réabsorber l'individu.

Questions de la salle :

Question 1 (Philippe Loranchet) :

Ayant découvert la mémétique depuis peu, et étant journaliste, j'essaie de rendre intelligible ce qui est intelligent ; mais on touche du doigt une difficulté dans ce type de débat, alors qu'on a effleuré ce soir un des fondamentaux de l'homme : le défi de survivre et d'évoluer, soumis à l'entropie et aux principes de la Thermodynamique, alors que l'informatique peut accéder à des capacités de réplication infiniment supérieures... Il a une sorte de vertige intellectuel et philosophique dans la mémétique, et je voudrais poser la question : on sent bien qu'on partage des intuitions convergentes sur cette vision de l'humanité, mais comment la partager ? Comment rendre la mémétique intelligible au plus grand nombre ? je fais partie de la SFM mais je vois bien qu'elle ne trouve pas les méthodes qui conviennent pour diffuser cette approche au grand public alors qu'il est en quête de sens et de réponses, et que la mémétique propose un modèle extrêmement élégant et bien adapté à notre monde de tous les jours. Donc ma question est : la mémétique peut-elle se propager d'une façon plus simple et plus efficace ? Peut-elle être simplifiée ?

Pascal Jouxte :

Ok, qui veut répondre ? Jean-Paul ?

Jean-Paul Baquiast :

Juste un mot, je crois qu'il faut éviter de dire qu'on est méméticien, parce que cela fait peur à tout le monde et les gens n'aiment pas... En France, c'est la guerre, donc je crois qu'on peut avoir les mêmes idées et essayer de les faire passer sous d'autres termes ! Mon ami Alain Cardon, qui étudie les systèmes de conscience artificielle, avait demandé de l'argent au CNRS ; on lui a dit, M. Cardon, on ne fera jamais de conscience artificielle dans un pays religieux comme la France ! Il faut que vous trouviez un autre nom, alors il a dit je vais parler de systèmes d'agents autonomes darwiniens et là il peut avoir des sous. Pour la mémétique c'est pareil, ça plait aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, mais en France, non.

Jean-Michel Besnier :

Moi, j'ai été intéressé par l'amorce de votre question, vous avez évoqué l'évolution humaine, vous savez qu'il y a une secte transhumaniste qui s'appelle la secte des Extropiens¹⁴, qui a à cœur d'aller à l'encontre même de l'irréversibilité, et de stabiliser les choses, grâce aux technologies. Là, on est dans une recherche collective d'homéostasie, pour parvenir à éviter, justement, l'accroissement d'entropie, et c'est là où l'on voit (cela répond en partie à la question sur l'avenir de l'humanité) que les spéculations générées par les technologies d'aujourd'hui sont toutes orientées vers la conquête de la stabilité, du « suspens » voire de l'inerte.

Jean-Paul comme Hervé ont, chacun à leur façon, mobilisé des arguments qui vont dans ce sens : les technologies répliquantes, l'idée que finalement toute technologie est aujourd'hui une technologie de la réplication, de la reproduction. Autour de vous, vous verrez que toutes les technologies sont tournées vers l'acte de réplication, l'acte de reproduction, qu'est-ce que c'est que la répétition sinon la négation même de l'histoire ? La répétition, c'est le propre de la mythologie ; ce sont les mythes qui se répètent, l'histoire n'est jamais de l'ordre de la répétition (sinon comme farce, disait Marx), donc là aussi, que l'on soit inscrit sous le signe de la répétition avec nos technologies en dit long sur la disparition de l'appétit d'histoire qui caractérisait l'humanité. Hervé a dit que finalement, avec nos technologies, on est amené à externaliser notre intelligence ; notre intelligence, on la met dans des machines. Là aussi, l'externalisation ne peut pas ne pas rimer avec la dépossession. L'humanité se dépossède de l'initiative, d'une certaine façon, donc : reproduction plus externalisation, on a la mort...

On a la mort. L'humanité cesse d'être un sujet, elle a déporté son intelligence dans des machines, et l'humanité cesse de vouloir l'imprévisible, cesse de vouloir l'histoire, qui était la seule condition de sa survie.

Pascal Jouxte :

Si je peux me permettre ; la question de Philippe Loranchet était plus directe, c'était « comment est-ce qu'on peut propager l'éclairage que donne la mémétique ? » et quand tu évoques la répétition, moi cela me fait penser au théâtre... Ce n'est pas seulement un jeu de mots, c'est que le monde a un côté théâtral pour ses habitants et beaucoup d'habitants du monde sont au spectacle, ils regardent le spectacle.

Tout à l'heure, Jean-Michel Besnier a, entre guillemets, dit que les méméticiens avaient une certaine tendance à « désenchanter le monde »... Cela me rappelle un de mes amis, qui disait : ce qui me gêne profondément dans la mémétique, c'est qu'elle fait voir l'envers du décor ; c'est-à-dire que oui, nous sommes effectivement des désenchanteurs qui font voir l'envers du décor à des gens qui n'aspirent qu'à une chose, c'est de rester au spectacle !

Une autre question ?

Jean-Paul Baquiast :

Attends, je voudrais juste dire un petit mot à Jean-Michel parce que je ne suis pas du tout d'accord avec l'idée que la réplication, la répétition, c'est la mort. La répétition, dans l'esprit de la mémétique c'est la répétition darwinienne, c'est-à-dire avec mutation ; c'est le conflit darwinien entre réplication, variation, sélection. Donc je crois, au contraire, que c'est un monde qui change tellement vite qu'on ne va plus pouvoir le suivre !

Ce n'est pas un détail.

Pascal Jouxte :

Une autre question, de Charles Mougel, Président de la SFM.

Charles Mougel :

Je voudrais tempérer un peu les propos sur l'externalisation du savoir humain vers les machines, parce que j'ai l'impression qu'il a commencé justement avec la culture et, peut-être on peut utiliser le fait qu'on soit dedans en ce moment et que l'on observe actuellement le transfert de la culture humaine vers une informatisation, pour se poser des questions sur l'émergence de la culture, c'est-à-dire le moment où l'on a commencé à communiquer avec l'autre, et à dire à l'autre : tiens, il m'est arrivé cette histoire-là, j'ai été face à tel danger, j'ai réagi ainsi, et c'était mieux. Je te le raconte... et ça, pour moi, c'est le début de l'émergence de la culture, qui est : je transmets une partie de moi à l'extérieur, au niveau de l'espèce, mais sans attendre le passage par les gènes et sans que ça nécessite le passage par les gènes. Car tout le monde sait que la sélection génétique se fait, la plupart du temps, avec la mort ou avec la probabilité de se reproduire soi-même, alors que l'évolution culturelle se fait avec la probabilité de mort de l'élément culturel transmis.

Ce n'était pas vraiment une question ; juste une mise au point.

Pascal Jouxte :

Bon, est-ce que quelqu'un a une vraie question ?

Question dans la salle :

Une question à propos de ce qui a été dit tout à l'heure, c'est-à-dire que les gènes, les mèmes, les tèmes, en quelque sorte, colonisaient les êtres humains et les tenaient contraints dans un périmètre donné. Je ne comprends pas pourquoi on n'inverse pas la question, et on ne demande pas : si ces entités existent, elles doivent avoir des motivations, pourquoi font-elles ça ?

A force d'étudier le cerveau humain, on finit par voir comment se forment les idées, comment elles apparaissent. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est l'intérêt d'aller de plus en plus loin dans le détail de « comment ça fonctionne », alors que l'intéressant c'est : pourquoi ça fonctionne et quel est le but ? Est-ce qu'il ne vaut mieux pas essayer de comprendre s'il n'y a pas, au lieu d'une oppression, un dessein derrière qui est plus global ? Est-ce que toutes ces forces ne vont pas dans un sens, qui n'est pas forcément celui qu'on peut comprendre en tant qu'être humain, en tant qu'individu à un moment donné, mais quelque chose qui serait plus au niveau de l'humanité ou au niveau du vivant, en général ?

On a l'impression d'une confrontation entre ces choses et l'humanité, mais depuis le début de l'humanité, elles contribuent à faire progresser et à maintenir en vie l'espèce humaine. Est-ce que, tout simplement, tout cela ne constitue pas des outils, quelque soit l'échelle, qui permettent à la vie de progresser ?

Jean-Paul Baquiast :

Moi, je suis darwinien et matérialiste, donc je ne pense pas qu'il y ait un sens ou qu'il y ait des finalités ; il n'y a rien. Il y a des évolutions qui se passent comme ça, et quand on est

dedans on les constate, quand on les a passées, on peut les constater encore mieux, mais on ne peut absolument pas dire qu'elles répondent à un sens, et l'on peut aller vers des catastrophes comme vers des réalisations tout à fait satisfaisantes. Donc je ne crois pas, si vous voulez, qu'il y ait à chercher des sens dans ce qui se passe.

Il faut déjà essayer de *voir* ce qui se passe.

Pascal Jouxte :

Ensuite, je propose qu'on conclue, Hervé, si ça te va, je propose qu'on donne la conclusion à Jean-Michel. Il y a un rafraîchissement qui nous attend, qui nous est offert par Eurogroup, et on a soif, donc on va conclure, et après on va continuer la discussion librement entre nous.

Alors, un mot de conclusion, je crois que ça va être impossible, donc les mots de la transition... ?

Jean-Michel Besnier :

Je rebondis sur ce que disait Jean-Paul : moi aussi je suis matérialiste et je suis bien convaincu qu'effectivement, la mémétique, qui évoque la réplication, met surtout l'accent sur les erreurs de copie, et c'est ce qui fait qu'il y a évolution. Le darwinisme le montre à l'envi et la mémétique se sert de cette analogie pour expliquer qu'il puisse y avoir évolution de la culture.

Maintenant, ce qu'évoquait Hervé tout à l'heure, à propos du KM ou d'autres technologies, c'est la part croissante que prend le formatage. Or, je crois qu'on est dans une configuration où l'on met l'accent sur le formatage pour éviter les erreurs de copie ; et c'est là que l'on se piège et que l'humanité s'expose elle-même à s'éteindre, à dériver, parce que, justement, elle-veut conjurer l'erreur. Imaginez le clonage reproductif autorisé dans les sociétés d'ici dix ou quinze ans, et une perfection dans les techniques de clonage. On pourra dire que la biodiversité, c'en est terminé, que les erreurs qui permettraient de nouvelles évolutions seraient conjurées, on aura là aussi atteint cette stabilisation complètement mortelle qui hante l'esprit des transhumanistes aujourd'hui.

Pascal Jouxte :

Mes amis, Jean-Paul, Jean-Michel, Hervé, je vous remercie d'avoir accepté de livrer quelques idées sur ce thème un peu biscornu que je vous avais lancé, merci à vous (public) d'avoir été si attentifs, on va continuer autour d'un verre. Un tout petit mot de la fin pour le président de la SFM, Charles Mougel :

Charles Mougel :

Le petit mot de la fin, c'est qu'il faut se méfier de nous-mêmes. Lorsqu'on parle de la mémétique d'une manière inefficace, ça n'accroche pas, alors on essaie autrement et certaines manières « efficaces » (comme le storytelling) nous disent que dès que l'on commence à raconter une histoire, du genre « il y a un méchant, un pas méchant, ils s'affrontent, etc. », ça passe mieux dans l'auditoire, ça passe mieux dans les discussions, et on peut voir là une raison pour laquelle on a tendance à présenter les choses comme un combat entre les mêmes et les humains, à poser la question ainsi, alors qu'il n'a peut-être pas lieu. C'est une déformation à éviter.

Notes

Ces notes ont été rajoutées *a posteriori* lors de l'édition du texte pour préciser des sources ou éclairer des points de détail.

¹ JMB se réfère ici à la première version du texte d'introduction...

² *Par delà nature et culture*, Philippe Descola, Gallimard, 2005.

³ Selon Wikipédia : « Raymond C. Kurzweil (né le 12 février 1948) est un informaticien, inventeur et créateur de plusieurs entreprises pionnières dans les domaines de la reconnaissance optique de caractères, la synthèse vocale, la reconnaissance vocale. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages de prospective et de futurologie, et un théoricien du transhumanisme et de la singularité technologique ». Le concept de *singularité* traduit l'impossibilité de penser l'évolution de la condition humaine au-delà d'un proche avenir (environ 2030) du fait de l'accélération exponentielle de la plupart des technologies influant sur notre vécu quotidien (santé, communication, intelligence...).

⁴ *L'obsolescence de l'homme*, Günther Anders, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2001.

⁵ Au plan étymologique, du verbe latin *religere*, qui signifie relier.

⁶ Il est vrai que *teme* ou *tème* est encore pire que le mot « *mème* » en termes de confusion puisque il a des homonymes à la fois en français (*thème*) et également en anglais avec le mot pour désigner une équipe (*team*).

⁷ Comme on le disait aussi de l'URSS précédemment.

⁸ Le plus gros contrat de l'histoire du Pentagone (100 milliards de dollars pour le renouvellement des 533 tankers de l'USAF) a fait l'objet d'un affrontement entre d'un côté Boeing et de l'autre l'alliance Northrop Grumman / EADS. En février 2008, l'armée de l'Air avait préféré le KC-45, version militaire de l'Airbus A330, au KC-767, issu du Boeing 767. L'annonce du choix du consortium américano-européen en février avait suscité une levée de boucliers protectionniste au sein de la classe politique US, poussant les rivaux à argumenter sur le nombre d'emplois qu'ils créeraient aux Etats-Unis.

⁹ Voir le film récent, basé sur des faits réels : *Dans la Vallée d'Elah*, de Paul Haggis, 2007.

¹⁰ Le contrôle du système sur les génomes peut déjà actuellement s'exprimer, par une tendance à rechercher des partenaires dans un milieu très restreint où l'on retrouve, à la fois, les mêmes compétences, les mêmes croyances et les mêmes caractéristiques phénotypiques.

¹¹ Le **RPG-7** est un lance-roquettes anti-char créé par les Soviétiques au début des années 1960 et utilisé dans différents conflits contre les troupes américaines.

¹² *L'avènement du corps*, Hervé Juvin, Gallimard, 2005.

¹³ Voir l'article du magazine WIRED : <http://www.wired.com/search?query=kurzweil+pills&siteAlias=noblog>

¹⁴ Pour en savoir plus sur les extropiens : <http://www.geocities.com/martrasm/extropien.html?200825>